

Le journal de Rasha

Rasha Halabi, 34 ans, travaillait dans les assurances à Damas. Elle a dû laisser sa famille en Syrie pour se réfugier en Allemagne, et a tenu, à la demande de Frédéric Lemaître, le correspondant du *Monde* à Berlin, un minutieux carnet de bord, plein de délicatesse et de sensibilité. De son arrivée à la frontière jusqu'à son "établissement" à Francfort-sur-l'Oder.

14 septembre Dans le train qui m'amenait à Eisenhüttenstadt - *près de la frontière polonaise* -, j'ai sorti un livre pour tenter de m'occuper l'esprit, mais je ne suis pas arrivée à me concentrer : j'étais saisie par la beauté des paysages. J'ai pensé alors à tous ceux que j'ai laissés en Syrie. J'aurais voulu qu'eux aussi savourent ce sentiment de sérénité qui m'habitait. Mais dès que je suis entrée dans le bureau d'enregistrement, tout cela s'est envolé pour laisser place à l'appréhension. Les démarches concrètes commençaient. Il y avait là plus de cent cinquante personnes ; des Syriens, des Irakiens, des Serbes, des Albanais, des Indiens, des Turcs. A 18 h 50, j'ai entendu mon nom. J'étais contente. Je me suis dit que les choses se passaient plutôt bien.

On m'a d'abord prise en photo. J'étais étonnée que le photographe me demande ce que je pensais du cliché, et si je voulais en refaire un, malgré toute cette affluence. L'employée qui a rempli mon dossier s'est excusée pour l'attente ; elle et ses collègues faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour accélérer la manœuvre, mais il y avait vraiment du monde... Rosh est une jeune Syrienne de Kamechliyé, c'est avec elle que je partage ma chambre. Rola et Nadera, deux sœurs d'Alep, sont dans celle d'à côté. Rola m'a proposé son aide aussitôt qu'elle m'a vue. "*T'as l'air nouvelle ici. Si t'as besoin de quelque chose, tu peux frapper à la porte de ma chambre.*" Elle m'a invitée à dîner chez elles. J'y ai rencontré aussi deux filles de Damas. Rola, qui a toujours un grand sourire aux lèvres, s'est effondrée en parlant de son fils de 4 ans qu'elle a laissé en Turquie chez sa belle-mère. Elle nous a toutes fait pleurer. Cela m'a rappelé une sculpture de l'artiste syrien Khaled Dawa : *Oh voyageur solitaire*. Un homme marchant tristement, une valise à la main, le corps rongé un peu partout. Une allégorie de ce que nous sommes devenus.

15 septembre Il semblerait que les préposés aux photos soient tous gentils. D'une façon générale, à quelques exceptions près, les employés sont aimables. Peter est celui qui m'a prise en photo aujourd'hui. Il tenait absolument à ce que je fasse un grand sourire. Si l'on regarde ma carte, on pourrait croire que je nage dans le bonheur ! Mon séjour ici me rappelle l'époque de mes études : à bien des égards, ma vie ressemble à celle que je menais à la cité universitaire d'Alep. Sauf que là-bas, les hommes n'avaient pas le droit d'entrer dans les bâtiments des filles, et inversement. Ce soir, j'ai demandé à Mos'ab (un jeune Syrien que j'ai rencontré en Grèce, un chic type) de m'aider à sortir des chaises pour passer la soirée en plein air. Arrivée devant ma chambre, quand je me suis retournée, il n'était plus là. Je suis ressortie ; il m'attendait devant le bâtiment. Je l'ai regardé en souriant. "*On n'est pas à la cité, ici, tu peux entrer.*" On a passé une soirée tranquille.

16 septembre Depuis ce matin, je ne me sens pas bien du tout. C'est l'anniversaire de maman. Depuis le jour où j'ai dû quitter la Syrie, je suis rongée par la culpabilité. Comment ai-je pu abandonner ma famille dans une situation pareille... Pas facile d'être serein quand on sait que des gens que l'on aime vivent dans le danger et que l'on n'a aucun moyen de les aider. Je viens de comprendre que je dois dire adieu au bonheur.

17 septembre Ce n'est pas possible, je n'ai rien pu faire aujourd'hui. J'ai passé mon temps à me déplacer d'une file d'attente à une autre. Ce matin, je pensais être la première à arriver... Je ne saurais décrire la tête que j'ai faite quand j'ai trouvé pas moins de trente personnes plantées devant chaque porte. J'ai demandé avec ironie : *“Vous avez dormi là, ou quoi ?”* C'est là que certains m'ont répondu : *“Ben oui, pour avoir une place dans la queue...”* Même quand j'ai décidé d'abandonner et que je suis partie déjeuner à la cafétéria, je suis tombée sur une longue file. Je me suis dit alors qu'il fallait que je crée un groupe où l'on se partagerait les rôles et les files d'attente. Il faut que je monte un plan... Mais comment ?... Eurêka ! Je vais me servir de mon réseau d'amis à des fins personnelles.

18 septembre Mon plan a marché. Grâce à Abed, j'ai pu accomplir la plus cruciale des formalités : l'examen médical ! Abed est un jeune homme typiquement damascène. Pendant l'enregistrement, il s'est proposé pour aider les employés à communiquer avec les réfugiés : il parle bien l'anglais, il a toujours fait cela depuis le début de son périple, notamment durant les trois mois qu'il a passés en prison en Tchéquie. J'ai été choquée d'apprendre qu'il avait déposé une demande pour travailler comme traducteur et que la directrice du centre l'avait déchirée en disant : *“On n'a pas besoin de votre aide, on en a toute une armée, de traducteurs.”*

Sur le moment, sa réaction m'a remplie d'indignation. Mais après coup je me suis dit que, peut-être, elle-même avait des craintes face à tous ces nouveaux arrivants, avec toutes ces différences de cultures et de systèmes sociaux. Sans oublier la charge de travail accrue qu'elle et ses collègues doivent assumer chaque jour. Cela dit, elle aurait pu rejeter sa demande d'une manière plus aimable.

19 septembre Je viens d'arriver à Berlin pour assister à une réunion avec des stagiaires de l'Académie diplomatique - *centre de formation du ministère des affaires étrangères* - . Nous préparons une rencontre avec les ministres allemand et américain des affaires étrangères sur la question des réfugiés syriens. La question du jour... Kerry veut nous entendre raconter de vive voix comment nous avons traversé la Méditerranée. Cela changera-t-il quelque chose à la situation ? Quoi qu'il en soit, l'initiative est sympathique.

20 septembre Etonnamment, les formalités ont été bien plus simples aujourd'hui. La rencontre a duré environ une heure et demie. Les deux ministres ont écouté les histoires personnelles de toute l'assistance. (Enfin, je ne suis pas sûre que Kerry ait vraiment essayé de retenir ce qu'on racontait ; il avait surtout l'air de bâiller...) Il a cependant demandé avec beaucoup de sérieux : *“Pourquoi aujourd'hui, après cinq années de guerre incessante, les Syriens ont décidé de*

partir ?” (J'ai trouvé la question idiote.) Nous avons été d'accord pour dire que c'était le désespoir de ne pas voir la guerre finir un jour qui nous avait poussés à fuir en prenant tous ces risques : la recherche d'un nouvel espoir.

21 septembre Il est troublant d'être confronté en moins d'une heure à toutes les divergences de l'opinion publique allemande sur la question des réfugiés. Assise avec Mos'ab sur la place qui s'étend devant le centre où je suis hébergée, j'ai pu observer ces dissemblances chez les passants. Certains s'en tenaient au silence, mais leurs visages renfrognés, ou au contraire souriants et amènes, étaient suffisamment parlants. D'autres manifestaient leur rejet sans vergogne, comme ce jeune homme qui hurlait en allemand en pointant le doigt vers nous. Et puis, à l'inverse, il y a eu ce vieillard qui est passé à vélo en souriant et qui nous a salués en allemand, “*Hallo !*”, avant de répéter en arabe : “*Salam aleikum.*”

22 septembre “On est avec son frère contre son cousin, et avec son cousin contre les étrangers”. Cette maxime m'a traversé l'esprit quand un jeune Africain m'a remerciée parce que je lui avais permis de passer devant moi dans la file d'attente, histoire de faire cesser la dispute qui l'opposait à une dame, africaine également : elle refusait de le laisser passer, alors que les gens certifiaient qu'il était là avant elle. “*Merci, m'a-t-il dit en anglais, vous m'avez laissé passer devant vous alors que vous n'êtes pas de ma couleur, et elle n'a pas voulu.*” Je n'ai pas réussi à mettre fin à leur querelle, qui s'est même étendue aux amis de l'un et de l'autre. Chaque fois que quelqu'un se joignait à la discussion, l'homme répétait que je l'avais laissé passer devant moi, contrairement à elle, comme s'il l'accusait de haute trahison.

Je me suis demandé ce qui nous pousse toujours à avoir un sentiment d'appartenance à un groupe, au lieu de nous tenir à égale distance des gens. On retrouve cela au centre d'hébergement : les Syriens ont de l'empathie pour les Syriens, les Irakiens pour les Irakiens, les Arabes pour les Arabes, les Albanais pour les Albanais. Sans doute cherche-t-on ce qui nous ressemble parce que cela nous procure un sentiment de sécurité qui allège un peu notre solitude et notre mal du pays. Mais pourquoi ne pas créer des liens entre individus et groupes de nature différente ? Des liens qui nous procureraient ce sentiment de sécurité et d'appartenance. Est-ce possible ? Cela mérite réflexion...

Contrairement à hier, tous les Allemands que j'ai croisés aujourd'hui semblaient accepter la présence des réfugiés. A commencer par ce couple âgé qui m'a indiqué quel bus je devais prendre pour me rendre à l'hôpital. Malgré l'obstacle de la langue, nous avons ri et échangé des signes. Le chauffeur du bus m'a prise de court en s'enquérant de ma santé : il se souvenait de m'avoir transportée dans son bus le jour de mon arrivée dans la ville. L'attention de cet homme m'a comblée de paix intérieure pour le reste de la journée. Il serait si facile de se communiquer les uns aux autres de l'énergie positive... Combien de millions de gens comme ce chauffeur nous faudrait-il ?

24 septembre Enfin... Demain, je me déplace dans une autre ville, Francfort-sur-l'Oder. J'espère

que le centre où je logerai sera mieux que le premier. J'ai passé la journée à dire au revoir aux gens. Bien que je ne sois pas restée longtemps ici, j'avais beaucoup d'adieux à faire.

25 septembre Dans le train. Ces derniers temps, on entend souvent parler de réfugiés qui se trouvent confrontés à des expériences difficiles. Aujourd'hui, j'ai été témoin d'un incident de ce type : en allant aux toilettes, un jeune Allemand a donné des coups de pied dans les valises d'Abou Mohamad, qui se rendait avec nous à Francfort-sur-l'Oder avec Hayyan, son petit garçon. Nous avons d'abord pensé qu'il ne l'avait pas fait exprès, mais en revenant s'asseoir, il a refait la même chose tout en jetant à Abou Mohamad un regard de défi, comme s'il cherchait la bagarre. À l'arrivée, après être descendu du train, Hayyan nous a avoué que ce jeune avait mimé le geste de l'étrangler. Nous étions profondément choqués.

Pauvre Hayyan. Si je pouvais pénétrer dans son monde intérieur... Où a-t-il puisé la force de garder la chose pour lui pendant tout le voyage ? A ce moment-là, j'aurais voulu avoir le pouvoir d'empêcher les gens de se sentir rejetés. Je comprends bien – mais Hayyan, lui, ne le peut pas – qu'il est naturel qu'une partie du peuple allemand redoute la présence des réfugiés. Il est tout aussi naturel que ces gens-là expriment leur opinion. Ce qui ne l'est pas, en revanche, c'est que, pour manifester son désaccord, on s'en prenne aux réfugiés.

26 septembre Enfin un lieu propre et calme. Ses habitants ne sont d'ailleurs pas tous des réfugiés ; il y a beaucoup d'Allemands. Cela semble être une maison de retraite. Bien sûr, les avis divergent face à la situation. Certains craignent que tous ces nouveaux arrivants troublent la tranquillité des lieux. D'autres voient en eux une bonne compagnie, des gens qui écoutent leurs bavardages d'une oreille bienveillante. Comme notre vieux voisin, qui me raconte des tas d'histoires en allemand chaque fois qu'il me croise, alors qu'il sait que je ne maîtrise pas sa langue. Peu importe... Il continue à parler et moi à écouter. Et chaque fois, il conclut en se plaignant que je ne le comprends pas !

27 septembre Emm Farouk, la dame qui partage ma chambre, est une femme d'une quarantaine d'années, mère de deux jeunes hommes – l'un est en Allemagne avec sa femme et ses enfants, l'autre en Grande-Bretagne. D'un air gêné, elle m'a demandé de lui enregistrer le nom d'une amie sur son téléphone portable : elle ne sait ni lire ni écrire. Ses parents l'ont retirée de l'école primaire, comme ses sœurs, parce qu'un employé avait violé une élève. Elle s'est mariée à 15 ans. Son mari n'a jamais accepté qu'elle reprenne ses études : *“Tu n'as pas besoin de t'instruire. Ta place est ici, à la maison.”* Mais maintenant, dit-elle, *pour que monsieur obtienne le regroupement familial sans avoir à galérer, ma place n'est plus à la maison ! C'est à moi de trimer sur les routes.”*

28 septembre Aujourd'hui, enregistrement officiel de mon adresse en Allemagne, à la mairie de Francfort-sur-l'Oder. Les formalités sont assez différentes de celles que nous avons connues jusqu'ici. Ce qui m'a surtout frappée, c'est que les numéros sont distribués en fonction de l'initiale de *lakounia* - le surnom donné aux parents au Moyen-Orient - ... Je n'ai pas réussi à

savoir pourquoi.

30 septembre Depuis le matin tôt, on s'est agités pour préparer une petite fête, au centre. Des gens de toutes les nationalités ont échangé des conversations, des rires, des plats de leur pays, des danses.

1er octobre Emm Farouk a décidé de faire quelque chose. Parmi toutes les activités proposées (sport, chant, théâtre...), elle a choisi de commencer à assister aux leçons d'allemand. Je n'oublierai jamais sa tête quand je lui ai demandé comment ça s'était passé. *“Ouh là là, j'ai besoin de deux cachets d'aspirine, j'ai pas compris un mot. Elle passe son temps à parler en allemand, qu'est-ce que tu veux que je comprenne ? C'est la dernière fois que j'y vais !”*

C'est tristement drôle. J'ai pensé au défi qu'elle allait devoir relever quand débiterait le stage d'intégration... et à tous les efforts fournis par le gouvernement et les employés pour aider les réfugiés.

3 octobre Aujourd'hui, j'annonce officiellement le début de mon arrivée en Allemagne. Je peux commencer à me détendre et à me sentir bien, car le reste de ma famille a quitté la Syrie et vient d'arriver en territoire turc.

6 octobre Après avoir donné une petite interview à Al-Arabiya - *une chaîne d'information saoudienne, en arabe, concurrente d'Al-Jazira* - sur mon expérience et les difficultés que j'ai rencontrées, comme tous les Syriens, au cours de la première étape d'enregistrement à Berlin, j'ai tenté en vain de convaincre quelques jeunes femmes de raconter leur propre expérience. Elles avaient toutes peur de passer à la télé, d'autant que la chaîne est connue pour son soutien aux différentes branches de l'opposition. Quelle terreur le régime a-t-il pu imprimer en nous, au point de nous empêcher de nous exprimer, alors que nous sommes à des milliers de kilomètres ? Le directeur du bureau d'Al-Arabiya m'a surpris quand il s'est mis à décrire la férocité de la guerre en Syrie et l'ampleur de ses ravages : *“En quinze ans de guerre au Liban, on n'a pas vu ce qu'a connu la Syrie en cinq ans.”*

7 octobre Cela fait maintenant un mois que je suis en Allemagne ; cela me semble une éternité. Ici, on se sent en suspens. On ne peut rien faire d'autre qu'attendre. Les mouvements sont limités. Pas de papiers.

10 octobre Après trois ans d'éloignement, j'ai enfin retrouvé Ahmad, Rouba, Ghassan et Lamis – mon frère et sa famille. Je suis folle de joie ! Ce n'est pas possible ce que les enfants ont pu grandir ! C'était une vraie réunion de famille. Mon oncle, que je n'avais pas revu depuis dix ans, son fils, que je n'ai pas vu depuis deux ans. Il y a deux mois de cela, je n'imaginais pas que nous serions réunis aussi vite. Et cette petite ville est bien le dernier endroit où j'aurais pensé que nous nous retrouverions.

11 octobre Je n'imaginais pas qu'il se trouvait sur terre un lieu habité où l'on peut marcher pendant une heure sans voir personne, et où, quand on a la chance de croiser deux ou trois

quidams, on se rend compte qu'eux aussi sont des étrangers ! La beauté de la nature m'impressionne.

Mais ce qui m'impressionne tout autant, c'est que les gens n'aient pas envie d'en profiter. Peut-être en ont-ils assez de voir les mêmes paysages. Ressentirai-je la même chose au bout d'un certain temps ? Je me demande souvent comment l'on peut créer une relation intime avec des lieux nouveaux ; comment faire pour qu'ils fassent partie de nous ?

12 octobre Lamis avait moins d'un an quand je l'ai vue pour la deuxième et dernière fois en Syrie. Mon frère a ensuite dû s'enfuir d'Homs vers la Turquie, avant de prendre la mer pour rejoindre l'Allemagne. On est frappé par son intelligence et sa drôlerie. Elle a une étrange capacité à babiller. Du matin au soir, elle ne cesse de raconter des histoires. Sa voix stridente sert de fond sonore à notre vie quotidienne. Même si l'on ne manifeste aucune réaction ou qu'on la laisse dans une pièce pour aller dans une autre, elle continue à "pipeletter". Le comble, c'est quand elle me dit : *"Arrête de parler, tu nous rends fous !"* Ghassan, lui, est un enfant très calme. J'ai pour lui une affection particulière, parce qu'il est le premier petit-fils de la famille et qu'il a vécu les trois premières années de son enfance avec nous, dans la même maison. Aujourd'hui nous avons passé une bonne soirée à dessiner et à jouer.

13 octobre C'est la première fois que je croise autant de gens depuis mon arrivée dans cette ville, en allant chercher les enfants à l'école. Au début, j'ai cru que tous les habitants se connaissaient, parce qu'ils se saluaient tout le long du chemin. Mais quand ils se sont mis à nous saluer nous aussi, j'ai compris qu'ici il est normal de dire bonjour aux inconnus que l'on croise dans la rue.

14 octobre En feuilletant un vieil album que Rouba a réussi à emporter, j'ai été envahie par un profond sentiment de perte. On y voit nos photos d'avant la guerre, dans notre maison dont il ne reste plus rien. Je ne sais même plus si je peux dire *"notre maison"*. Même les images et les souvenirs n'ont pas réchappé de la guerre. On se demande ce qui peut bien valoir toute cette tuerie.

15 octobre J'étais étrangement curieuse d'entendre Ahmad raconter son voyage. *"J'aurais beau essayer, je n'arriverais pas à décrire à quel point c'était dur."* Voilà comment il a commencé le récit de son périple en mer : sept jours, de la Turquie jusqu'en Italie. Froid, faim, crasse, épuisement, danger. Un monde inconnu et obscur s'étendant entre deux mondes. L'éventualité de la mort, là, entre deux vies distinctes. Peut-être n'aurons-nous pas la chance de vivre cette autre vie. Si cela arrivait, est-ce que Lamis me pardonnerait, est-ce que Ghassan... Tout cela, je l'ai perçu dans le récit d'Ahmad, alors qu'il n'en a rien dit.

J'ai entendu bien des gens raconter par le menu ce qu'ils avaient enduré avant d'arriver ici ; c'était chaque fois très émouvant. Mais l'entendre de la bouche de son propre frère, cela dépasse l'émotion : c'est une fracture intime, une blessure d'amour-propre. Et puis viennent les reproches. Vous en voulez à la terre entière. Au grand, au petit, à l'Orient, à l'Occident, au

président, à l'ouvrier, à la conseillère, à la réfugiée. Pourquoi les gens en sont-ils arrivés à ce degré de désespoir ? Est-ce qu'il n'y avait réellement plus rien à faire ?

16 octobre Les choses pourraient être beaucoup plus simples que ce qu'en disent les médias. J'admire la manière dont Ahmad et Rouba ont su instaurer de bonnes relations avec leur entourage. Thomas et Beate sont leurs voisins. Des gens adorables qui ne semblent avoir aucun problème à communiquer avec des personnes différentes. Il est important de renforcer ce genre de liens. Il suffit d'initiatives toutes simples pour que les barrières tombent et que les craintes mutuelles se dissipent.

17 octobre Partout, on entend parler de protestations contre l'afflux croissant de réfugiés. Je crois que le point sur lequel on doit tous se concentrer (les réfugiés, le gouvernement, le peuple allemand), c'est d'intégrer les nouveaux arrivants à la société. Andreas et Petra, des amis d'Ahmad et Rouba que j'ai rencontrés aujourd'hui, sont d'accord sur ce point. Ce sont des volontaires qui aident les réfugiés dans leur quartier depuis déjà un certain temps. D'après eux, tous les problèmes qui se sont aggravés récemment peuvent être résolus par une meilleure organisation et si l'accent est mis sur l'intégration. Naturellement, l'apprentissage de la langue ne suffit pas. Il faut aussi s'attacher au mode de vie, aux lois, aux coutumes, à la structure sociale, peut-être encore plus cruciaux que la langue. Sur le chemin du retour, je me suis dit que j'aurais bien passé plus de temps avec eux. Mais ce n'est pas grave. Des occasions, il y en aura.

Traduit de l'arabe par Stéphanie Dujols